

BULLE PERDUE
AU FOND D'UN VERRE
DE BIÈRE FRELATÉE

Florian Peyron

Éditions ThoT
Roman

Florian Peyron est né en 1989 et a grandi en Eure-et-Loir. Après des études en classe préparatoire HEC et en école supérieure de commerce, il travaille dans la presse et la culture en France et à l'étranger. En parallèle, il s'adonne à sa passion pour l'écriture. *Bulle perdue au fond d'un verre de bière frelatée* est son premier roman.

1. LA VIE, LA MORT

La vie est un jeu auquel je n'aime pas jouer. La plupart des gens se complaisent dans leur petite vie minable, attendant sagement que la mort ne les rattrape.

La mort, fin inexorable intervenant dans un espace-temps et des circonstances on ne peut plus aléatoires. Je me suis toujours demandé comment j'allais mourir. Est-ce que j'allais crever dans d'atroces souffrances suite à une longue, à une terrible maladie qui me laisserait le temps de dire au revoir à tous mes proches, luttant jusqu'au bout, jusqu'à mon dernier souffle, non sans pathos, sur mon lit d'hôpital ? Serais-je percuté et tué sur le coup par un chauffeur de bus un peu trop distrait ? Ou bien rentrerais-je dans le cercle peu fermé des morts à la con, m'étouffant avec une pomme ou me fracassant le crâne contre un mur en faisant de la luge debout ? Le genre de mort à faire rire les éplorés le jour de votre enterrement.

De nature sceptique, je ne crois guère à l'idée d'une vie après la mort. L'hypothèse a beau être séduisante, imaginer ce que nous appellerons l'âme s'évaporer de son enveloppe corporelle afin de rejoindre l'au-delà relève d'une mauvaise fiction ou d'une expérience psychédélique transcendante certainement due à l'absorption d'acides en tous genres. Loin de me considérer comme un athéiste forcé, il m'arrive même de jalouser les croyants. Pour eux, tout est plus simple, voire simpliste. Ils font leur petit bout de chemin sur terre, doivent respecter les quelques préceptes qu'ils ont lus, entendus ou interprétés à leur manière et voici que les portes du paradis leur sont grandes ouvertes. En revanche, lorsque l'on n'a aucune entité suprême à laquelle se référer, la vie perd de son sens. Essayez, comme tous les obsédés de l'idée de la mort ont déjà pu le faire par le passé, de concevoir la vie avant votre naissance. Cette expérience me procure perpétuellement un sentiment de vertige, une peur du vide, du néant. Une fois mort et enterré, dévoré par les vers, de quoi pourrait-il s'agir d'autre que de ce même néant ? Nos amis épicuriens me rétorqueraient que la mort n'est rien pour nous car elle suppose la fin de toute sensation, de toute sensibilité et qu'il est absurde de la craindre ainsi. Soit. Mais ce n'est pas la mort qui m'agite, c'est la conception même du néant.

Mes problèmes d'anxiété en la matière sont tels que je ne peux m'endormir normalement depuis des années. Un sommeil lourd, sans rêves ni cauchemars, s'apparente

à mon sens à une expérience du néant, d'autant plus que je suis habité par l'embarrassante phobie de ne jamais me réveiller. Mourir dans son sommeil, contrairement à ce que j'ai l'habitude d'entendre chez ceux qui fantasment sur leur propre mort, est une mort imparfaite, sans le moindre retentissement. Je ne m'endors jamais, multiplie les nuits blanches et m'écroule de fatigue. Comble de l'ironie, lors de ces insomnies nocturnes, ces questions existentielles tourbillonnent un peu plus encore dans ma fichue caboche.

À bientôt vingt-deux ans, mon esprit est resté celui d'un mioche qui n'a de cesse d'asticoter ses géniteurs avec ses questions commençant par pourquoi. Pourquoi parmi les centaines, les milliers d'éjaculations et d'ovulations de mon père et de ma mère tel spermatozoïde a fécondé tel ovule ? Pourquoi suis-je venu au monde ? Pourquoi à telle époque, dans telle région du globe ? Toute ma vie se résume, depuis l'éveil de ma conscience, à ce questionnement stérile.

Mon cher psychologue, sans doute pour me rassurer si tel est son rôle, me répétait invariablement que la conscience de la brièveté de la vie, dès lors qu'elle intervient dès le plus jeune âge, est une chance qui devait me permettre de profiter de l'instant présent, citant la fameuse locution d'Horace *Carpe diem*. Un vieil adage malmené qui relève plus d'un hédonisme édulcoré que d'un mode de vie susceptible de me convenir. Un mode de vie qui reposerait sur la recherche du plaisir véritable. Mettre ses plus bas instincts en ébullition, jouir

du quotidien, les seules solutions pour se sentir réellement vivant lorsque l'on doute de la vie. Je dois confesser qu'après une adolescence frustrante aux relents ultra-catholiques, mes angoisses se sont progressivement estompées avec les joies nouvelles de la sexualité, de l'alcool et des drogues. Des remèdes bien plus efficaces qu'une séance chez le psy, qu'une réflexion poussée sur le sens de la vie ou que la lecture des philosophes. Stoïciens, réalistes, existentialistes... J'en ai bouffé jusqu'à écœurement pour chercher du sens. La philosophie est une littérature captivante mais demeure une discipline masturbatoire apportant bien peu de réponses.

2. MERDA D'ARTISTA

Enfant, il ne me fallait pas grand-chose pour être heureux. Vous me donniez un crayon de couleur, une feuille blanche et un peu de pâte à modeler et j'étais le maître du monde. Cela pouvait m'occuper des heures.

Si ma mémoire est bonne, j'ai toujours aimé l'art. L'art sous toutes ses formes. Lorsque nous étions petits, nos parents nous traînaient souvent dans les musées avec Lucie et Marie-Élise, mes sœurs aînées. Nous prenions la voiture dès l'aube et quittions notre campagne berrichonne pour rejoindre la capitale. Mes souvenirs se bousculent : la bibliothèque de la maison de Balzac, l'effrayante tête momifiée du film *Psychose* à la Cinémathèque française qui a hanté mes nuits pendant des années, la grandeur du Muséum national d'histoire naturelle, la fabuleuse collection impressionniste du musée d'Orsay et la charmante gêne perceptible dans

le regard de ma mère lorsque nous nous sommes retrouvés face à *L'Origine du monde* de Courbet, le musée du Quai Branly, les sculptures de Rodin, l'enthousiasme – pourtant si rare – de mon père devant les œuvres de Delacroix...

Je me souviens tout particulièrement du premier choc de ma courte existence. Il est de ces rares moments où tout semble s'éclaircir, comme si le destin se matérialisait pour vous envoyer un signe. Cet instant je l'ai vécu il y a environ neuf ans, un matin d'automne – saison déprimante par excellence dans laquelle j'aimais m'engouffrer – au cours de l'une de nos énièmes virées parisiennes qui nous avait menés cette fois-ci au Centre Pompidou. C'était la première fois que nous nous y rendions car mes parents n'appréciaient pas l'art contemporain. Ils détestaient même. Je leur avais forcé la main en leur parlant continuellement des derniers artistes que je venais de découvrir en cours d'arts plastiques et qu'on se devait absolument de découvrir ; et puis il fallait bien changer un peu, nous n'allions pas nous rendre au Louvre encore une fois et nous retrouver dans les mêmes salles, devant les mêmes antiquités.

En ces lieux, d'abord enchanté par le désordre harmonieux et coloré des toiles de Dalí et de Kandinsky, mon attention se focalisa rapidement sur les œuvres de Duchamp. J'avais treize ans à peine et le petit con d'adolescent boutonneux que j'étais s'était mis dans la tête de devenir artiste. Depuis cette visite, Duchamp est devenu bien plus qu'un simple artiste à mes yeux. Je discernais un fantaisiste doublé d'un

visionnaire génial. Il est rare de grandir, d'évoluer en continuant d'admirer les idoles de sa jeunesse ; je le vénère pourtant aujourd'hui encore comme un dieu. Ma religion, c'est Duchamp. Il comprenait mieux que quiconque son époque, expérimentait et révolutionnait les concepts de beauté, de création. Libre-penseur, combien de courants artistico-culturels a-t-il traversés sans jamais s'enfermer dans l'un d'eux ? J'applaudissais la singularité de sa démarche, sa volonté de laisser une grande liberté d'interprétation de son travail. Je ne suis pas du genre à m'émouvoir devant une nature morte. Intellectuellement parlant, il est bien plus stimulant de passer des heures à décrypter des œuvres teintées d'ésotérisme, issues des esprits les plus tordus, et de tenter d'en saisir toutes les subtilités. C'est le regardeur qui fait le tableau disait Duchamp. De quoi perturber les plus conservateurs ; il devenait plus difficile d'interpréter, d'appréhender ce qui relevait ou non de l'art. Il faut admettre que bon nombre de pseudo-artistes ont joué de cette ambiguïté pour plastronner, pour se construire une carrière et gagner du fric en se foutant salement de la gueule du monde. Une bande d'escrocs qui ont laissé entendre que n'importe qui pouvait faire gicler des gouttes de peinture sur une toile pour en faire une œuvre ou que chier partout résultait d'un travail artistique. Et comment ne pas évoquer Piero Manzoni lorsque l'on parle excréments ? Ce dernier a su dénoncer, à sa manière, le consumérisme d'après-guerre et l'élitisme grotesque des bourgeois qui voyaient de l'art partout. *Merda d'artista* est

un modèle du genre. Cette « œuvre » entreprise au début des années soixante – et que l'on devrait plutôt nommer travail de défécation – est composée de quatre-vingt-dix boîtes dans lesquelles Manzoni prétendait avoir déposé sa merde. Chaque boîte en contenait trente grammes et était vendue une fortune, indexée au cours de l'or. Il y a du génie à vendre sa propre merde.

De mes nombreuses introspections, j'ai conclu que ce qui me fascinait le plus dans le monde de l'art était le semblant d'immortalité qu'une œuvre confère à son auteur. Un artiste vit toujours après sa mort. Savoir que l'on va laisser une trace, qu'un gamin comme celui que j'étais puisse un jour ressentir la même émotion devant une œuvre, quelle qu'elle soit, a quelque chose de très réconfortant, même si cela ne suffisait pas à calmer mes angoisses. Les musées sont mes endroits préférés au monde car j'ai le sentiment que le temps s'y arrête. L'art est une belle promesse d'éternité.